

N° 116 Prix 1 fr 20
Belgique : 1 fr 50



*Le prince passa l'anneau au doigt de la
bayadère.*

(p. 3636).

C. I.

LIVRAISON 461

qui t'apparaît maintenant sous de sombres couleurs ?...

La jeune femme hocha la tête en soupirant :

— Oh ! non, il ne s'agit pas de cela, Ferdinand...

— Et alors, de quoi parles-tu ? Explique-toi mieux, ma petite. Tout n'est-il pas arrangé pour le mieux ?... J'ai pris possession de mon emploi et le vieux Reynard me semble disposé le mieux du monde à mon égard... J'ai, de plus, obtenu de lui que tu serais libre d'y rester et de t'en aller à ton gré, lorsque ce sera nécessaire... A nous deux nous allons gagner beaucoup d'argent et nous pourrions vivre royalement...

Comme elle soupirait de nouveau, il continua en lui frappant sur l'épaule :

— Eh bien ! tu n'es pas contente; dans trois semaines, nous nous marions... Je ne vois pas pourquoi tu te mets dans un tel état... Tu devrais être toute à la joie, et me montrer un visage joyeux, au lieu de pleurnicher sans cesse comme tu le fais... Si c'est cette lettre idiote qui te fait sangloter, il faut que je te répète que tu attaches vraiment trop d'importances à de semblables bêtises.

Il lui caressa doucement la joue et ajouta :

— Allons, n'y pense plus; souris un peu... Tu sais que je ne t'aime que lorsque tu es gaie...

Mais Harriet sanglotait toujours et cachait son visage sur l'épaule de son fiancé.

Puis, enfin, elle releva la tête, et s'écria d'une voix étranglée par l'angoisse :

— Mais, Ferdinand, tu n'as donc pas lu ce qu'on raconte, tu comprendras pourquoi je pleure et tu verras que je ne puis pas être gaie, dans de telles circonstances...

Il la regarda, d'un air très étonné...

— Que dit-on dans les journaux ?

— Oh ! s'exclama-t-elle; baissant les yeux pour éviter le regard de son fiancé. oh ! on dit des choses atroces...

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes, dit-il
En quoi ce que disent les journaux peut-il nous inquiéter ? Qu'avons-nous à faire avec les journalistes et leurs histoires, je te le demande ?...

Harriet releva la tête et le considéra avec des yeux voilés de larmes :

— Il paraît, dit-elle, en appuyant sur les mots que les juges ont décidé de la révision du procès Dreyfus et on dit aussi que, toi... toi... tu...

Elle bégayait.

Et il éclata d'un rire cynique :

— Moi... quoi ?... Qu'est-ce que tu veux que cela me fasse ? En quoi la révision du procès Dreyfus peut-elle m'intéresser ; si tant est qu'il y ait jamais une révision du procès Dreyfus...

— Dis-moi la vérité, Ferdinand... Est-il exact que la révision ne t'inquiète pas ?... N'y vois-tu aucun danger pour toi ?... Ne crains-tu pas que...

Harriet le regardait d'un air soupçonneux.

— Un danger pour moi ?...

Il avait l'air si sincèrement surpris, si étonné, qu'elle hésita un long instant avant de répondre.

Enfin, elle se décida :

— C'est que... on dit dans les journaux que... que c'est toi, Ferdinand, qui es... le vrai coupable... que c'est toi qui as... qui as vendu des documents à l'Allemagne et que tu devrais être au bagne...

Harriet avait eu beaucoup de mal à prononcer cette phrase et elle n'avait pas osé regarder son fiancé en face ; son regard filtrait sous ses paupières à demi-closes...

Esterhazy la lâcha brusquement.

Il recula de quelques pas.

Puis, passant nerveusement la main sur son front, il posa sur la jeune femme un regard affolé.

— Comment ? répète un peu ce que tu viens de dire ?

La voix d'Harriet avait du mal à sortir de sa gorge :

— Je t'ai dit que les journaux déclarent que c'est toi qui a livré des documents à l'Allemagne et...

Esterhazy l'interrompit d'un ton violent :

— Ce sont des bêtises... Comment peux-tu y croire un seul instant... Je t'en prie...

Mais Harriet hocha la tête.

— Non, Ferdinand... Tu penses bien que je ne veux pas y croire; mais il est terrible de te voir accusé de la sorte... Tiens, lis toi-même... Peut-être seras-tu convaincu après...

Il repoussa les feuilles d'un geste méprisant de la main; mais la jeune femme insista, le forçant à les prendre.

Il se laissa aller dans un fauteuil et se mit à lire.

Son visage s'assombrit et ses mains se crispèrent...

Furieux, il froissa les journaux et les jeta en boule dans un coin de la pièce.

Puis, il donna un coup de poing violent sur la table...

Les deux femmes sursautèrent.

— C'est une ignominie ! s'écria-t-il... Ce sont d'ignobles calomnies.. Je me demande comment vous pouvez croire à de tels mensonges...

Harriet le considéra d'un air très étonné.

— Ce n'est donc pas la vérité ?

Esterhazy se leva d'un bond :

— Tu crois que je suis capable d'un tel crime ?

— Mais non, Ferdinand... je ne l'ai pas cru... je sais bien que tu es un honnête homme.

Harriet sanglotait.

La colère de son fiancé lui avait ôté tout courage...

Esterhazy, flatté, sourit.. cette victoire facile lui plaisait et l'assurance de la jeune fille lui remontait le

moral. Il retrouvait son ancienne insolence, cette insolence qui lui avait fait gagner son procès et il prit l'air d'un homme sous le coup d'une injuste accusation.

— Je ne permettrais pas, qu'on continue à m'accuser de telles choses, dit-il, se parlant plutôt à soi-même qu'à sa fiancée... non, évidemment, je ne puis permettre qu'on continue à me déshonorer devant tout le monde. Je me défendrai et je lutterai pour mon honneur... On verra bien qui sera le plus fort... de l'ennemi ou de moi... On croit qu'on peut faire retomber toute la faute sur moi, parce que j'ai quitté la France..., on cherche un bouc émissaire, et on croit l'avoir trouvé en moi. Nous verrons... je publierai, moi aussi, des articles, dans les mêmes journaux et on verra quel scandale celui-là causera... Ces misérables, à Paris, se croient en sûreté et ils ne se doutent pas que j'ai en main tous les moyens nécessaires pour me défendre contre eux... Qu'ils attendent quelques jours... ils seront bien punis !...

— Ce n'est donc pas vrai, Ferdinand... tout cela est calomnie ! Ce sont les inventions de tes ennemis.

Esterhazy sourit dédaigneusement. Il était en ce moment convaincu, qu'on l'accusait à tort... Il se souvenait des machinations de Mlle Nabet, du colonel Henry et de Du Paty et il était persuadé qu'eux seuls pouvaient être accusés.

Il hocha donc la tête et répondit fièrement :

— Demain ou après-demain tu pourras voir ma réponse dans les journaux et tu auras honte de la méfiance que tu as montrée aujourd'hui. Tu verras comme je me défendrai contre toutes ces calomnies.

Harriet se blottit contre son épaule et lui passa tendrement les bras autour du cou :

— Tu n'es pas fâché avec moi, chéri ?

Il prit la tête de la jeune fille dans ses deux mains et la regarda profondément dans les yeux :

— Crois-tu en moi, ma petite ?

— Oui, Ferdinand... j'ai confiance en toi, répondit-elle et elle était en effet convaincue de son innocence. La vanité d'être aimée par un tel homme dépassait toute sa méfiance et tous ses scrupules.

Et elle ajouta :

— Si les autres te condamnent, moi je serais toujours avec toi, je ne te quitterai jamais.

— Eh bien !... ne pleure plus... tout s'arrangera !...

Il l'embrassa et elle eut vite tout oublié... Tout ce qui les séparait, tout ce qu'elle lui avait reproché une heure avant, s'effaçait et elle ne voyait plus que le héros de ses rêves, un homme qu'elle admirait et qui l'aimait !

Maintenant que son nom serait dans tous les journaux, elle était certaine que toutes ses amies lui envieraient un fiancé si connu et Harriet, flattée, sourit...

. Qu'y a-t-il de plus beau au monde, que d'être enviée pour la possession d'un bien que les autres ne pouvaient avoir ?

Ferdinand cesserait de vivre incognito à Londres et tout le monde saurait que le comte de Voilemont n'était autre que le colonel Esterhazy, qui se défendait vaillamment contre tous ses ennemis.

Esterhazy repoussa doucement la jeune fille et lui dit d'un ton important :

— Excuse-moi, ma chérie... mais je dois te quitter en ce moment. Je voudrais écrire ma réponse pendant que je me sens encore troublé par l'indignation, je n'attacherais pas assez d'importance à ces attaques, lorsque je serais calmé... et je serais enclin à me taire et à ne répondre à mes adversaires que par le silence. Tandis que, maintenant, ma main tremble encore de colère et je me sens capable d'anéantir en quelques mots tous ces calomnieurs. Demain, ma réponse paraîtra dans tous les journaux.

Harriet l'embrassa passionnément.

— Va, mon chéri ! réponds leur, défends ton honneur qu'ils essaient de souiller. Je ne te dérangerai pas... Ton honneur est le mien...

Le lendemain Esterhazy se rendit au « Daily Chronicle » et se fit annoncer chez le rédacteur en chef.

Comme il avait dit son véritable nom, on l'introduisit aussitôt auprès du chef lui-même.

Celui-ci se souvenait de ses visites précédentes, lorsqu'Esterhazy avait essayé de vendre ses articles, pour lesquels il avait montré peu d'intérêt et il était curieux de cette visite.

Aujourd'hui, la situation avait changé et le rédacteur lut avec beaucoup d'intérêt un article d'Esterhazy qu'il avait intitulé :

« Les coulisses de l'affaire Dreyfus. »

Esterhazy se vantait ouvertement dans cet article d'avoir été en relations intimes avec l'attaché militaire allemand Schwartzoppen et déclarait avoir agi par l'ordre de l'Etat-major français. Il prétendait avoir eu mission de gagner la confiance de Schwartzkoppen, pour connaître par lui des secrets importants de l'armée allemande.

Le rédacteur en chef avait fini de lire et posa l'article sur son bureau.

Il regarda Esterhazy en souriant et dit :

— C'est une recommandation un peu étrange pour l'Etat-major français, monsieur. Vous rendez-vous compte, je suppose, que cet article causera un énorme scandale ?

Esterhazy se mit à rire.

— C'est exactement mon intention. Je ne veux plus me laisser calomnier. Je me suis tû jusqu'à présent, parce que je me suis dit que ce n'était pas la peine de ré-

pondre à de telles accusations... Mais maintenant, mes ennemis vont un peu trop fort... tous les journaux ont publié leurs calomnies, le vôtre aussi, monsieur, et je crois que j'ai le droit de demander satisfaction pour le tort que l'on me fait. Vous êtes forcé de publier ma défense, monsieur.

— Je parlerai à mes collègues, cher monsieur, et je suis sûr que nous publierons votre article, si vous pouvez nous assurer que les faits que vous mentionnez sont vrais.

Esterhazy sursauta :

— Vous en doutez, monsieur ? Je peux jurer que tout ce que je dis est vrai...

Au fond de lui-même, il ricanait...

Comme cela lui était devenu facile de mentir et de jouer la comédie... Il se souvint du procès qu'il avait gagné par son attitude insolente et par d'habiles mensonges.

L'envie de répéter ce jeu, le prenait subitement.

Et il se dit, qu'il pourrait gagner beaucoup d'argent non seulement par cet article, mais grâce à la situation actuelle.

Le rédacteur en chef avait réfléchi pendant quelques instants et il dit fermement :

— Si vous pouvez me jurer que tout ce que vous dites dans votre article est la pure vérité, je suis prêt à le publier immédiatement... notre journal ne refuse jamais son aide à la vérité.

— Je le sais, monsieur, et c'est pour cela que je me suis adressé à vous. Mais j'espère que vous prendrez en considération ma situation : vous devez savoir que j'ai démissionné de l'armée française et que je n'ai plus de revenus. Je vous serais donc très reconnaissant, si vous pouviez me donner des honoraires pour cet article.

— J'en parlerai au directeur général, monsieur. Vous pouvez être sûr que des articles sensationnels de ce genre sont d'une grande valeur pour nous et que nous les payons très bien. Avez-vous une idée de la somme qui vous conviendrait comme salaire ?

Esterhazy répondit avec un aplomb incroyable :

— J'ai l'habitude de recevoir cinq mille francs pour un semblable article et je crois qu'un des journaux les plus renommés d'Angleterre ne pourra pas me payer moins que cela...

— Je dirai cela à mon chef, monsieur, répondit le rédacteur sans montrer le moindre étonnement de cette demande exagérée.

— Et quand pourrai-je venir pour la réponse, monsieur ? continua Esterhazy d'un ton hautain. Vous comprenez que je suis assez pressé de voir paraître cet article et, dans le cas où vous ne pourriez pas le publier, je voudrais l'offrir immédiatement à d'autres journaux.

— Je vous ferai connaître la réponse aujourd'hui même, dans le courant de l'après-midi.

— Et vous m'enverrez alors l'argent tout de suite ?

— Mais, naturellement, monsieur, c'est notre habitude de payer, dès qu'un article est accepté.

Esterhazy se leva, il montrait une vive satisfaction des résultats de cette visite et il quitta la rédaction après avoir serré chaleureusement les mains du rédacteur en chef.



CHAPITRE CDLXVIII

UNE TEMPÊTE DANS UN VERRE D'EAU...

En rentrant un soir, chez lui, Ferdinand Esterhazy, y trouva une lettre du Consulat de France à Londres.

Harriet, se souvenant de sa colère de la semaine précédente, s'était bien gardée d'ouvrir l'enveloppe, cette fois...

Quand il l'eut décachetée et qu'il l'eut parcourue, Esterhazy se mit à rire doucement.

Le Consul l'avisait qu'il avait à lui parler d'une affaire urgente et qu'il l'attendait le jour même...

Une joie intense se marquait sur les traits de l'officier; quoiqu'il n'eut pas encore vu son article imprimé dans le journal auquel il l'avait remis, il pensait que ce devait être un premier résultat de son action.

Et ce résultat l'emplissait d'aise.

Maintenant, il fallait tirer les ficelles de telle manière qu'il put assurer définitivement son avenir...

Il suffirait qu'il gardât la même insolence, afin de

montrer à ces gens qu'il n'avait pas l'intention de leur céder en rien...

Tout d'abord, il décida de faire attendre le consul.

Pourquoi eût-il obtempéré immédiatement à son ordre...

Il n'avait pas d'ordre à recevoir de lui...

Il attendit tranquillement le lendemain et se mit en route.

Quand il pénétra dans le bureau du consul, où il avait été immédiatement introduit, il portait la tête haute.

Il salua le fonctionnaire français avec condescendance, de l'air d'un homme qui n'a rien à craindre de personne...

Ce fut lui qui tendit la main au consul de France et celui-ci, pour mener à bien sa mission diplomatique, dut la serrer quelque répugnance qu'il éprouvât.

Puis il lui offrit un fauteuil, placé en face de son bureau.

— Vous désiriez me parler ? demanda Esterhazy. Auriez-vous donc quelque chose à me communiquer ?

— Voici ce dont il s'agit... commença le consul d'un air quelque peu embarrassé. Nous avons été avisés par le journal « Daily Cronicle » que vous aviez remis à la rédaction un article concernant une affaire actuelle...

— Permettez... interrompit Esterhazy. Cet article est une réponse aux diffamations et aux accusations qui ont été publiés sur mon compte par les journaux anglais et français...

— Oui... oui... dit le consul. C'est tout à fait ce que l'on nous a dit. Cet article n'est qu'une réponse, mais... il s'agit de la nature de cette réponse... C'est à ce sujet que j'ai souhaité vous parler en particulier...

Esterhazy prit un air hautain et désagréable.

— Je ne sais pas ce que vous pensez, Monsieur le Consul, pas davantage quelles sont les instructions que

vous avez reçues à mon sujet, mais vous devez bien comprendre, et il faudra bien que le gouvernement français le comprenne lui aussi, que je n'ai pas la moindre intention de porter les conséquences des fautes des autres; pas plus que je ne veux être le bouc émissaire, chargé de répondre de toutes les fautes commises dans l'Affaire Dreyfus...

— Mais, monsieur, s'exclama le consul, déconcerté par le ton de son visiteur, vous affirmez là des choses...

Esterhazy hocha la tête et sourit ironiquement.

— Je ne dis rien que je ne puisse affirmer et prouver, Monsieur le Consul... Je suis absolument dans mon droit... Vous n'ignorez pas qu'il est prouvé, archi-prouvé que la lettre bleue avait été falsifiée par le lieutenant-colonel Henry... C'est un fait qu'il serait difficile de nier...

Le consul fit un effort pour répondre :

— Non, non, monsieur; je ne puis vous laisser affirmer de semblables choses... Rien de cela n'est véritablement prouvé !... Le lieutenant-colonel Henry s'est suicidé, dans une période de dépression nerveuse et morale, et je crois que cet état de dépression était dû à un excès de travail, plutôt qu'à autre chose... C'est aussi l'opinion de mes chefs et je ne puis en accepter d'autres, que je considérerais toujours comme extrêmement fallacieuse. En tous cas, il n'a jamais été possible d'interroger sérieusement à ce sujet le lieutenant-colonel Henry qui, par son suicide, s'est soustrait à tout interrogatoire et personne ne peut affirmer avec netteté que c'est lui qui a commis les faux dans cette malheureuse affaire...

— Et alors, Monsieur le Consul, répartit Esterhazy avec vivacité, je devrais, moi, me laisser accuser pour innocenter la mémoire d'un mort que l'on sait parfaitement coupable; mais qu'il faut réhabiliter pour l'honneur de l'Etat-Major... Tandis que moi, je serais « ce pelé, ce

galeux, d'où nous vient tout le mal... » Eh bien ! non !... Je suis encore vivant, moi, monsieur le Consul et je défendrai mon honneur jusqu'à la dernière minute... Ceux qui m'accusent se trompent s'ils croient que, parce que je suis à l'Etranger, je n'aurai pas les moyens de leur répondre...

Esterhazy fit une pause pour attendre une réponse qui ne vint pas. Le consul était très embarrassé...

Une idée venait de passer par le cerveau de l'aventurier : il était décidé à jouer son destin sur une carte qu'il croyait bonne...

D'une voix assurée, il reprit :

— Monsieur le Consul, je vois très bien en quoi mes accusations contre l'Etat-Major de l'armée française dérangent mes anciens collègues. Eh bien ! je vais vous faire une proposition... Etes-vous prêt à l'accueillir ?

— Cela dépend de quoi il s'agit, répondit le consul ; quoique vous en pensiez, mes pouvoirs ne sont pas illimités...

— Voici donc ma proposition : je demande à être appelé comme témoin lors de la révision du procès Dreyfus... Comme cela, je pourrai déposer devant le tribunal contre les véritables coupables. Le gouvernement français sera bien forcé de me donner satisfaction, lorsque je serai à la barre des témoins... J'aurai ainsi l'occasion de me défendre d'une manière directe... Voulez-vous transmettre cette proposition à vos chefs en leur disant que si la décision qu'ils prendront à cet égard est conforme à mes désirs, je consentirai à renoncer à ma campagne de presse... Mais, naturellement, il faut que cette décision soit prise très rapidement, car pendant ce temps, moi, je perdrai de l'argent... et les calomnies continuent à faire leur chemin...

Le consul évitait le regard d'Esterhazy.

Il se frottait les mains d'un air embarrassé.

L'ordre qu'il avait reçu de son gouvernement ne ca-
drait pas du tout avec les exigences de l'ex-officier.

On lui avait simplement demandé de faire cesser la
campagne qu'Esterhazy semblait sur le point d'entre-
prendre et on lui avait, en même temps, donné mission
de le faire surveiller étroitement, afin que, justement, il
ne put, d'aucune façon, se mêler de la révision du procès
Dreyfus, en influant d'une manière quelconque sur l'opi-
nion publique.

L'Etat-Major serait fort ennuyé de voir publier ces
attaques contre lui dans les journaux étrangers et si le
gouvernement français était contraint à des démarches
officielles pour faire cesser ces attaques, cela serait très
désagréable...

La tâche qui, en ce moment, incombait au consul, lui
paraissait exempte d'agrément.

Ce fut donc d'un ton assez froid, qu'il prononça,
après une courte hésitation :

— Je ne pense pas que le gouvernement français
soit très disposé à vous appeler à déposer au procès en
révision, qui aura lieu dans quelque temps... Sans doute,
cela pourrait-il donner lieu à des incidents pénibles...

Un ricanement cynique sortit des lèvres d'Ester-
hazy.

— Naturellement... Vous mettez le doigt sur la
plaie... C'est pour cette raison que l'on voudrait pouvoir
se débarrasser de moi et que l'on tâche de me discréd-
iter... On craint que je ne révèle les secrets de l'Etat-
Major... On s'est bien rendu compte que je sais trop de
choses; que j'ai vu trop clair dans les machinations qui
ont eu lieu lors de l'Affaire Dreyfus, et c'est pour cette
raison que l'on tient à éviter à tout prix que je ne re-
vienne en France comme témoin... Ces messieurs ont de
bonnes raisons pour vouloir éviter que je ne dépose...

Le consul essaya de nier.

Il ne voulait pas s'avouer vaincu ainsi, sans lutter... Et il prononça d'une voix mal assurée :

— Je crois, mon cher Monsieur, que vous vous trompez du tout au tout sur la situation.

— Oh ! Monsieur le Consul, je suis désolé de vous contredire, répartit de plus en plus ironiquement Esterhazy, je connais à fond la question; j'ai longuement réfléchi et, de plus, je me suis renseigné à une source sûre, avant d'écrire ma réponse pour le « Daily Cronicle » et je n'affirme rien dont je ne sois sûr... C'est justement pour cela que si je renonce à poursuivre la campagne de presse que j'étais disposé à entreprendre, j'exige d'être entendu au procès en qualité de témoin... Je ne veux plus me taire sur toutes les machinations infâmes dont j'ai eu connaissance... Je demande à être entendu au public...

Esterhazy éprouvait un véritable plaisir à terroriser le malheureux consul.

Il l'observait attentivement et il avait bien vu que celui-ci avait l'air bouleversé...

Jouissant intérieurement de l'embarras de sa victime, il continua :

— Lorsque je serai devant le Tribunal, j'accuserai ouvertement les généraux de Boisdeffre et Gonse d'avoir été sciemment les complices du colonel Henry et de l'avoir poussé à commettre les faux dont ils se sont servis pour condamner le malheureux Dreyfus... Nous verrons, alors, qui se permettra de m'accuser, moi !...

Le consul leva les bras au ciel...

D'un ton consterné, il s'exclama :

— Mon Dieu ! Vous n'oserez pas formuler une pareille accusation !... C'est insensé !...

— Cela vous semble peut-être tel; mais, cependant, cela correspond tout à fait à la vérité. J'accuserai également tous les officiers qui faisaient partie du Conseil de Guerre; le ministre de la Justice et le ministre de la



La jeune femme fut secouée d'un violent sursaut...
(Page 3642).

Guerre... J'ai toutes les preuves nécessaires en mains et je les utiliserai... Tous ont connu l'injustice qu'ils perpétraient!... Je me suis tû jusqu'à présent, par respect pour la discipline; mais ma passivité ne peut aller jusqu'à tout accepter sans me révolter... On a abusé de ma patience; mais cette fois, on a été bien trop loin et je ne me laisserai plus faire...

— Monsieur, je vous en prie, calmez-vous...

Le pauvre consul était aux cent coups.

Il se demandait comment allait se terminer cet entretien qui aurait dû se passer si tranquillement...

Mais Esterhazy, tout à fait parti, maintenant, continuait :

— Il s'agit de mon honneur d'homme et de soldat, Monsieur le Consul. On n'a pas le droit de me demander de me laisser insulter, déshonorer sans rien dire... On n'a pas le droit de me sacrifier ainsi... J'ai dû quitter mon pays, mon régiment, mes amis, tout ce qui était ma vie... Je vis en exil où je suis obligé de gagner péniblement ce qui m'est nécessaire pour une existence précaire... J'ai dû faire tout cela, afin que les vrais coupables ne soient pas découverts !... Tout cela pour l'honneur de l'Etat-Major... Mais je suis à bout, je vous le répète... Je veux me défendre à la face de tous... Tant pis, pour ceux qui tomberont... Tous les officiers de l'Etat-Major, tous les généraux ont connu ces faux; mais ils s'en sont servis néanmoins...

— Je vous en prie, Monsieur... ne répétez pas ces choses...

Vous ne pouvez apporter aucune preuve à l'appui de semblables accusations...

Esterhazy sourit dédaigneusement.

— Naturellement ! Je savais bien d'avance que vous m'opposeriez des réponses de ce genre... La vérité est trop désagréable pour certains; il est si facile de dire que

L'on ne peut vous croire... Mais que m'importe !... Cela ne m'empêchera pas de crier la vérité !... Et tous ces messieurs qui tremblent à la pensée de perdre leur situation, de voir leur carrière flétrie, brisée, devront m'entendre, moi, qu'on n'a pas hésité à sacrifier et qu'on voudrait maintenant vilipendier...

« Je crierai la vérité !... Je ferai connaître au monde entier le rôle qu'ils ont joué dans le procès du malheureux Dreyfus !... Je ne vois pas du tout pourquoi je devrais, moi seul, porter la responsabilité de tous les crimes, de toutes les fautes qui ont été commises... Si l'on refuse de m'entendre comme témoin, je publierai une lettre ouverte dans laquelle je prouverai, clairement, que le Conseil de Guerre de 1894 s'est servi de documents falsifiés afin de pouvoir condamner Alfred Dreyfus... J'ai des pièces; j'ai un procès-verbal, dans lequel ce fait a été reconnu par les généraux... Jusqu'à présent, j'ai refusé de m'en servir par égard pour mes supérieurs et le gouvernement français... mais si l'on me pousse à bout...

Le consul hochait la tête d'un air indigné.

Il ne trouvait pas un mot à dire...

Puis, enfin, il murmura :

— C'est incroyable !... inoui... absolument inoui...

Esterhazy fit un geste d'approbation.

— Oui, il est difficile de croire cela... Il est inoui de penser que des juges militaires ont pu s'abaisser jusqu'à cette infamie... Oui... personne ne le croirait, si je n'étais pas en mesure de le prouver...

Il fit un geste tranchant et répéta :

— Et je le prouverai...

Intérieurement, il se réjouissait du terrain qu'il avait gagné.. Il n'avait pas osé espérer un tel succès... Et il se disait in-petto, que puisque sa manœuvre réussissait si bien sur ce pauvre diable de consul, il n'avait qu'à continuer et agir sur lui par l'intimidation.

En réalité, il ne possédait aucun document, aucune pièce; mais il mettait tant de chaleur dans son argumentation, que, comme beaucoup de menteurs, il parvenait à croire lui-même tout ce qu'il racontait...

Cette idée qui lui avait passé par le cerveau, subitement, avait été une idée de génie !

Il fallait maintenant l'exploiter jusqu'au bout...

Il se disait que tous devaient avoir une mauvaise conscience, et que par suite ils le craindraient... Cette peur se manifestait clairement pour lui dans l'invitation à s'expliquer du consul. Le gouvernement, alerté par les généraux, s'inquiétait... Qui sait si l'on ne tenterait pas de faire se fermer devant lui toutes les portes des rédactions anglaises...

Que ferait-il si les journaux anglais, soucieux de ne pas créer d'incidents prenaient soin de les soumettre au visa du consul avant de les publier ?...

Toutes les ficelles seraient tirées, de tous les côtés, pour l'empêcher de parler...

Esterhazy s'en rendait parfaitement compte...

Mais il avait une telle audace qu'il espérait bien qu'il sortirait vainqueur de cette lutte...

Ils ne réussiraient pas à le museler...

Ce serait lui qui dicterait ses conditions...

Il avait le beau rôle.

Ses adversaires avaient tout à perdre...

Tandis que lui ?...

Rien !...

Sa carrière était brisée; son ménage était détruit; il vivait en Angleterre comme un aventurier...

Il pouvait ne reculer devant rien...

Cette fois, ce serait lui qui dicterait sa volonté !

Le consul s'était levé; il arpentait nerveusement la pièce. Enfin, il s'approcha d'Esterhazy et tendant les mains vers lui en un geste suppliant, il prononça :

— Monsieur, écoutez-moi... Vous avez été officier ! vous ne pouvez faire une pareille chose... vous ne pouvez pas publier un document semblable qui risque de jeter un mauvais jour sur toute l'Armée française... vous ne pouvez pas prendre une telle responsabilité... réfléchissez, je vous en prie...

Esterhazy haussa les épaules :

— Mon bon monsieur le Consul, vous ne pensez pas ce que vous dites... Oui, je fus officier français... mais pour quelle raison devrais-je des égards à un gouvernement qui a fait de moi ce que je suis aujourd'hui : un déclassé... Ma patrie a-t-elle reconnu les services que je lui ai rendus ?... Mes anciens camarades ?... On essaie aujourd'hui de me déshonorer ! Tout ce qu'on a fait contre moi, Monsieur, doit se payer un jour d'une façon ou de l'autre... Je ne demandais que la paix... de n'être plus mêlé à aucune de ces infâmies dont j'ai été le témoin, et auxquelles j'ai participé par ordre supérieur... Que fait-on, au contraire ?...

« Non, Monsieur, non ! Je ne puis en tolérer davantage ! J'ai le droit, aujourd'hui, de me défendre !... Le procès que l'on m'a intenté n'a été qu'une ignoble comédie... Ce fut une honte, Monsieur, de voir comment l'on pouvait déshonorer un officier français, après tant d'années de loyaux services... Et ce ne fut pas pour m'éviter une punition que l'on m'acquittât, Monsieur le Consul ; ce fut uniquement parce que les juges avaient une si mauvaise conscience qu'ils étaient obligés de nier la vérité ; qu'il leur fallait ne pas voir les faits véritables ; sinon, je n'aurais pas été seul sur le banc d'infâmie, si tout avait été révélé...

« Oui, en vérité ! ce fut une ignoble comédie, dans laquelle je jouai mon rôle, moi aussi, car, à ce moment, je croyais encore à la loyauté de mes chefs et que l'honneur

de ma patrie, l'honneur de l'Armée, l'honneur de l'Etat-Major, m'importaient encore plus que le mien...

— Mais, alors, Monsieur, s'exclama le Consul, saisi par l'accent pathétique d'Esternazy et bien près de voir en lui une victime, mais alors, ces bons sentiments, vous ne pouvez les renier aujourd'hui... Vous devez les éprouver encore...

— Non ! trancha l'aventurier, aujourd'hui, je suis revenu de mes bons sentiments ; aujourd'hui, j'ai compris que l'on me sacrifierait, jusqu'au bout ; j'ai compris que, maintenant, que l'on a tout brisé autour de moi, on voudrait, comme je ne suis plus à Paris pour me défendre, me faire porter la responsabilité de tout... de tout... Maintenant, je sais de quelle manière l'on récompense la fidélité et le dévouement, et... c'est fini... Je suis résolu à dire la vérité... Je n'ai plus aucun intérêt à continuer cette comédie infâme et déshonorante ; je n'ai plus la foi... comprenez-vous, Monsieur le Consul...

Le pauvre consul était désarmé :

— Monsieur, murmura-t-il, calmez-vous... Je ne sais que vous dire ; mais certainement...

— Je comprends combien votre situation est difficile, Monsieur le Consul, répartit Esterhazy, d'une voix qui s'adouçissait un peu, mais il s'agit de mon honneur, qu'on attaque... Je ne veux pas ; je ne peux pas supporter cela... Mon honneur est tout ce qui me reste dans la vie brisée qui est la mienne désormais... Dans le dossier de mon procès, il y a un rapport de police d'après lequel on m'a vu le 23 octobre 1897 à l'ambassade allemande, à trois heures de l'après-midi... Je ne le nie donc pas... J'y suis allé en plein après-midi, sans chercher à me cacher... L'agent de police a même noté le numéro de la voiture que j'avais prise pour me rendre à l'ambassade... Ne croyez-vous pas qu'une visite de ce genre peut paraître quelque chose d'in vraisemblable ?...

— Sans doute, Monsieur, dit le consul, surpris.

— Mais, lors du procès, ce rapport n'a pas été lu... Personne n'a signalé cette omission... Et l'on eut raison de ne pas poser de questions à ce sujet, car j'aurais été obligé de répondre qu'en effet, je m'étais rendu à l'ambassade allemande et que j'y étais allé sur l'ordre de l'Etat-Major...

Le consul se laissa tomber dans son fauteuil et se couvrit le visage des deux mains.

— Que pouvons-nous faire ? soupira-t-il. Comme tout cela est ennuyeux...

Esterhazy, maintenant, se grisait de ses propres paroles; il continua lentement :

— Je pourrais vous citer mille autres faits, Monsieur le Consul, mille autres faits que l'on a préféré supprimer et dont le public ne peut avoir aucune idée... Mais si l'on continue à m'attaquer, si l'on continue à me déshonorer, je me verrai obligé de faire connaître ces faits qui démontreront l'attitude, pour le moins étrange, de l'Etat-major français...

« Lorsque j'eus donné ma démission, on me demanda de rester en rapports avec l'Etat-major, afin de lui rendre des services d'un ordre spécial... On pensait se servir de moi comme espion... Moi... Moi... un officier supérieur... moi, qui avais tout sacrifié pour l'honneur de ma patrie... qui étais prêt à verser mon sang pour elle...

Esterhazy s'agitait à travers la pièce; il posait théâtralement la main sur son cœur...

— Et voyez, maintenant, voyez... Tous ces articles infâmes, toutes ces calomnies sont le remerciement que j'ai reçu... Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je suis décidé à agir de la manière que vous connaissez et que vous réprochiez il y a un moment...

« Comprenez-vous pourquoi je n'ai plus d'égards à garder vis-à-vis de mes supérieurs ou de mes pairs... ?

Pourquoi je suis décidé à tout dévoiler... Je sais qu'un examen impartial des faits révélera que je ne fus pas coupable, que les fautes commises, le furent par stricte observation de la discipline militaire... Je sais que les accusations que l'on porte contre moi seront reconnues comme étant calomnieuses, que l'on cherche à faire croire à ma culpabilité uniquement pour sauver les autres... Si l'on veut faire honnêtement la révision du procès Dreyfus, mon innocence sera dévoilée du même coup; mais aussi les vrais coupables seront démasqués et l'on sera bien obligé de reconnaître les raisons qui les ont poussés à commettre toutes ces infâmies qui ont fait de Dreyfus un forçat et de moi un déclassé...

Le Consul respirait péniblement.

Il était très pâle et son visage trahissait l'agitation de tout son être.

Son regard, glissant sous ses paupières demi-closes, se posait sur Esterhazy et il se rendait compte que celui-ci était bien disposé à agir...

Les menaces de cet homme étaient sincères et si l'on ne trouvait pas immédiatement le moyen d'acheter son silence, il serait trop tard...

Les conséquences de révélations semblables étaient incalculables...

Mais que pouvait-il faire?

Le pauvre homme cherchait désespérément une solution à ce problème compliqué.

Enfin, se tournant vers Esterhazy, il lui dit d'un ton suppliant :

— Ecoutez-moi, Monsieur... Ayez un peu de patience. Je vais câbler immédiatement le résultat de notre conversation à Paris. J'aurais les ordres du Gouvernement d'ici peu... Mais je vous en prie, ne faites rien jusqu'à ce que j'aie obtenu une réponse... Il y va d'intérêts supérieurs...

Esterhazy haussa les épaules :

— Mais pourquoi voulez-vous que j'attende, Monsieur le Consul. Que croyez-vous qu'il peut sortir de telles combinaisons...? Jamais votre Gouvernement ne voudra comprendre à quel point un homme peut être ulcéré quand il a été traité comme je l'ai été...

— Soyez raisonnable, Monsieur!... Vous n'ignorez pas dans quelle situation nous nous trouvons actuellement... Imaginez-vous quelles conséquences terribles entraîneraient vos révélations dans les circonstances actuelles, alors que, dans le monde entier, on se préoccupe de la révision de ce procès...

— Mais que m'importe cela!... Je n'y puis rien... J'aurais mené une vie tranquille et modeste si l'on ne m'avait pas attaqué. Je ne faisais pas parler de moi... Je ne m'occupais de personne... C'est la faute de ceux qui me calomnient si je me crois obligé de dévoiler les honteux secrets de l'Etat-major... Je suis bien résolu à ne pas céder... Si je le faisais, je le regretterai amèrement dans quelque temps, j'en suis sûr...

— Mais, reprit le Consul, je suis certain que l'on trouvera une solution; je vous demande seulement, Monsieur, de me faciliter ma tâche en ayant un peu de bonne volonté...

— Comment pourrai-je avoir confiance, Monsieur le Consul, j'ai déjà attendu trop longtemps, et je connais suffisamment le genre de promesses que l'on peut me faire pour y croire encore... Je n'ai plus confiance, vous dis-je...

— Vous pourriez tout de même essayer, Monsieur... Moi, je vous engage ma parole de faire l'impossible pour qu'on vous donne satisfaction...

Esterhazy fit un geste dédaigneux de la main et sourit :

— Je n'ai vraiment aucune raison d'attendre, Monsieur le Consul. Ce qu'il en sera de toute cette histoire m'est bien indifférent, désormais... J'ai tout à gagner à dire ouvertement la vérité, car je suis dans mon droit strict... et je puis prouver tous mes dires en produisant des documents... N'oubliez pas cela, Monsieur le Consul...

— Je vous crois, Monsieur; mais je vous demande instamment de ne rien faire avant que j'aie reçu la réponse du Gouvernement français... Je vais faire un rapport tout de suite et vous aurez toujours le temps de publier vos articles dans le cas où vous ne parviendriez pas à avoir une réponse satisfaisante... Je vous prie instamment d'attendre; c'est moi qui porterai la responsabilité de vos actes si vous agissiez avant que j'aie reçu cette réponse... Vous ne tenez cependant pas à briser ma carrière... et c'est ce qui arriverait, si je ne vous convainquais pas...

Esterhazy réfléchit pendant quelques instants.

Il comprenait qu'il ne devait pas exagérer, car cela pouvait le perdre...

Le petit jeu qu'il jouait était dangereux... Il devait jouer avec calme et mesure, s'il voulait obtenir un succès parfait...

Il se donna l'air d'être touché par l'ennui du consul et d'un ton condescendant, il fit au pauvre homme la promesse qu'il demandait.

Puis, très satisfait de lui-même, il quitta le Consulat et rentra chez lui tout guilleret...

.....

Pendant cinq jours consécutifs, il fut appelé au

Consulat pour connaître le résultat des négociations avec Paris.

Chaque jour, on lui faisait une proposition nouvelle pour le faire taire.

Chaque jour des télégrammes chiffrés partaient du Consulat de France à Londres, à l'adresse de Paris et, pendant ces cinq jours, la nervosité régnant à l'Etat-major atteignit à son comble.

Les dirigeants ne savaient que faire...

Le scandale était imminent et ils ne voyaient aucune possibilité de l'éviter...

Toute l'Europe connaîtrait les intrigues dont le malheureux Dreyfus avait été la victime...

Cela ne devait pas être...

Il n'était pas possible de laisser parler Esterhazy.

Enfin, quelqu'un émit l'idée d'offrir à Esterhazy une grosse somme, en échange de la promesse de ne rien publier...

On n'ignorait pas qu'il se trouvait dans une situation difficile; il était susceptible d'accepter cet argent...

Ce fut le consul qui fut encore chargé de cette délicate négociation...

Il devait traiter avec Esterhazy afin d'éviter pour toujours le scandale de semblables révélations...

Le cinquième jour, lorsqu'Esterhazy se présenta au Consulat, le Consul le reçut avec plus d'amabilité encore que de coutume.

Il tournait autour du sujet, n'osant pas faire ouvertement la proposition dont il était chargé...

Mais Esterhazy était bien trop rusé pour n'avoir pas deviné tout de suite; cependant, il laissait le consul se perdre dans des phrases dont il ne sortait pas; il se contentait de sourire attendant le moment où le diplomate ne pourrait plus ne pas aborder ouvertement la question.

En définitive, il avait réussi : il n'avait jamais espéré autre chose...

Son honneur, ce grand mot qu'il avait tant de fois employé ces jours-ci, lui importait bien peu...

Une grosse somme d'argent ferait bien mieux son affaire.

Il n'eut pas donné un centime de cet « honneur » qu'il semblait défendre avec une telle ardeur...

L'important était qu'il ne se fut pas trompé dans sa spéculation; et pour tirer le plus de profit possible de l'affaire il importait de laisser s'enfermer le consul d'instant en instant davantage...

Le malheureux officier consulaire était horriblement gêné. Il ne se doutait pas le moins du monde des réflexions de son visiteur; il craignait de lui voir repousser son offre avec indignation et il s'attendait à lui voir brandir comme une menace nouvelle les documents qui devaient sauver « son honneur »...

Enfin, il se décida à glisser, sans grande assurance :

— Je crois, Monsieur, que l'on vous a offert cinq mille francs pour la publication de votre article; ne pourriez-vous consentir à le retirer pour le double de cette somme?...

Comme il s'y attendait, Esterhazy eut un sursaut d'indignation habilement joué :

— Comment! Monsieur le Consul!... On met mon honneur à prix! Dix mille francs pour l'honneur du comte Walsin-Esterhazy! C'est incroyable!... Le Gouvernement croit pouvoir se permettre de m'insulter une fois de plus!... Pour qui me prend-on donc?... C'est incroyable!... Je publierai cette offre dans les journaux et je suis curieux de connaître l'effet que cela produira... Ce sont vraiment des méthodes étranges...

Le Consul était affolé...

Il était hors de lui, en pensant que les négociations parties de cette façon n'aboutiraient jamais et qu'il en serait rendu responsable, après en avoir eu tout l'ennui...

Ne lui avait-on pas dit qu'il fallait, par tous les moyens, empêcher ce scandale d'éclater ?

Esterhazy n'avait pas du tout l'air d'être l'homme qu'on croyait connaître à Paris...

L'aventurier était blanc de colère; il s'était dressé et se dirigeait vers la porte...

Toute la scène avait été parfaitement jouée et le malheureux consul était encore une fois la dupe de ce comédien de grande envergure...

Il se dirigea vers l'ex-officier les mains tendues, suppliantes et d'une voix saccadée, nerveuse, il prononça :

— Je vous en prie, Monsieur, écoutez-moi... Vous m'avez dit que vous avez fait des sacrifices pour la France; vous aimiez votre patrie, n'est-ce pas... ? Comment pourrai-je le croire, si vous persistez à refuser ma proposition. Pourquoi ne voulez-vous pas oublier ou tout au moins pardonner le mal que l'on vous a fait, dans l'intérêt de notre patrie commune... Si vous acceptiez de me signer cette renonciation à votre campagne de presse je suis prêt à ajouter deux mille francs de ma propre poche... Vous n'auriez qu'à retirer votre article et vivre de la vie modeste et calme que vous aviez rêvée... Cette fois, personne ne viendra plus vous troubler dans votre retraite... Je vous en prie, Monsieur.

— Comment pourrai-je accepter votre offre, Monsieur le Consul, ce serait me vendre ! Mon honneur ne me le permet pas... Je suis un honnête homme, Monsieur le Consul...

— *Mais qui donc, en Angleterre, ira s'inquiéter de cela, Monsieur !* s'exclama le Consul qui, à la fin, per-

dait patience... Personne, ici, ne vous connaît; vous pourriez y vivre tout à fait tranquille et cet argent vous serait très utile pour refaire votre vie... acceptez donc!...

— Je crois vraiment que vous exagérez, Monsieur le Consul, riposta Esterhazy d'un ton glacial.

— Mais non, je n'exagère pas, répondit le Consul... Il n'y a pas la moindre exagération dans mes paroles... Dans quelques semaines, dans quelques mois, au plus tard, personne ne s'occupera plus de l'affaire Dreyfus ; le sort du capitaine aura été réglé d'une façon définitive... De nouveaux événements feront oublier à tous cette déplorable affaire... Et alors, quel avantage aurez-vous retiré de tout le bruit que vous aurez fait autour de vous...? Admettons même que ce procès vous lave de toutes les accusations de vos adversaires... qu'est-ce que cela peut vous faire, puisque vous n'irez pas habiter la France...

Esterhazy ne répondit pas; son regard errait dans le vide.

Le Consul continua :

— Au contraire, si vous acceptez, vous gagnez douze mille francs, qui vous seront très utiles...

— Qu'est-ce que douze mille francs? Que peut-on faire avec cette somme?

— Je pense que c'est une somme assez importante... Vous pouvez vivre longtemps sans le moindre souci... Personne ne s'inquiétera ici des accusations qui ont été portées en France contre vous... Tandis que même si vous triomphez de vos adversaires, vous aurez une satisfaction d'amour-propre, je vous le concède; mais vous vous trouverez dans la misère, sans avoir la moindre possibilité de gagner de l'argent...

— Mais qui vous dit que je ne préfère pas être un mendiant, Monsieur le Consul, plutôt que d'être un

homme sans honneur ?... Je suis un idéaliste, Monsieur et l'honneur m'est plus cher que l'argent...

Esterhazy avait prononcé ces paroles d'un tel accent que le Consul pâlit.

Il voyait la partie perdue; il n'y avait vraiment plus rien à faire; le scandale que l'on avait voulu éviter à tout prix, allait éclater sans tarder...

Il ne pouvait croire que son visiteur jouait avec lui comme le chat avec la souris et qu'il voulait simplement marchander... Il ne voyait pas le piège qu'Esterhazy lui tendait...

Et il y tomba de lui-même...

— Il faut absolument que je profite de cette occasion, se disait Esterhazy... c'est le moment ou jamais... il y va de ma vie...

Le Consul continuait de parler, il reprenait tous ses arguments, les développait, faisait miroiter devant Esterhazy tous les avantages de l'argent...

Il voulait à tout prix le faire accepter sa proposition...

A l'idée d'échouer dans cette délicate négociation, le malheureux fonctionnaire frissonnait d'angoisse.

D'un ton suppliant, il disait :

— Soyez donc raisonnable, Monsieur; je suis prêt à ajouter encore mille francs à mon offre précédente... Mais acceptez, acceptez donc, je vous en prie... signez-moi ce papier et vous n'entendrez plus jamais parler de cette affaire...

Esterhazy eut un sourire.

Il commençait à lui être difficile de dissimuler sa satisfaction...

Après un court silence, il dit brusquement :

— C'est bien!... Il faut en finir... Puisqu'il le faut, je ferais encore ce dernier sacrifice pour ma patrie... **Donnez-moi le document, je vais le signer...**

